

LA GUERILLA LYBIENNE (1911 - 1932) : impérialisme et résistance
anticoloniale en Afrique du Nord aux années 20 .

Rapport de Rosalba DAVISO

Colloque internationale d'études
historiques et sociologiques.
Cinquantième de la République
du Rif.

Paris 18-21 Janvier 1973.

Ces pages ne sont qu'un essai limité à quelques points de l'expérience historique qu'a été la résistance populaire à l'occupation coloniale en Afrique au début de notre siècle ; la seule guérilla lybienne mériterait bien plus de place, aussi bien que l'analyse des mouvements, messianiques ou bien nationalistes plus ou moins inspirés du mouvement des jeunes turcs, -de la "grande révolte" arabe des années 20.

Cette expérience se situe à un "grand tournant" de l'histoire politique et économique non pas de l'Islam seulement, -si "Islam" signifie quelque chose- car c'est à elle qu'à présent il faut se rapporter s'il faut faire le point sur le nationalisme dans ces différents pays. En Europe la génération des années vingt a été tragique comme l'ont été celle d'Omar el MUKHTAR, Abé El Krim et d'innombrables autres : en 1910, seule R. Luxembourg, -en soutenant le mot d'ordre de la grève de masse- a eu une notion claire de l'erreur que commettait la social-démocratie, en séparant la question ouvrière de la question coloniale. Ses "intellectuels" se croiront encore, et assez longtemps, -du moins jusqu'à l'épreuve de 36 en Espagne et le deuxième conflit mondial- des démiurges de l'histoire et des porteurs de "culture". Malgré les soulèvements des paysans siciliens contre la politique de Crispi, les grèves sanglantes de la "semaine rouge" de Milan et des innombrables autres épisodes de l'opposition populaire en Italie aussi bien qu'en Espagne, la génération des années 20 en Europe allait mourir dans le fascisme et dans sa guerre, logique logique extrême d'un système que P. SWEEZY a justement défini comme celui "de la guerre constante".

Le présent nous apprend d'ailleurs que, s'il y a eu des impérialisme "prolétariens", il y a encore des impérialisme en smoking, les plus durs aussi à mourir.

L'asservissement graduel à l'économie occidentale, -fait pré-colonial- se vérifia en Lybie dans les mêmes formes décrites par L. Valensi au Maghreb, dans les deux autres régences turques d'Alger et de Tunis. L'indice en est la situation monétaire, la détérioration graduelle de la monnaie lybienne entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle. Entre 1711 et 1835 Tripoli est un organisme politique autonome dont la consistance économique enregistre un fléchissement continu et progressif;

1- vers 1820 Yusuf Caramanli, pour rétablir le cours des monnaies, essaie la voie des emprunts internationaux en s'adressant, sans succès d'ailleurs, au roi de Sardaigne. Les ressources économiques de la Régence ne donnent en effet -à cette date- la moindre garantie ; pour l'achat des armes, des objets nécessaires à la cour etc., Yusuf est contraint aux transactions directes, en se réservant la vente des produits des tribus et des confiscations. Les

achats sont remboursés aux marchands européens non pas en argent comptant, mais par des "tezkers", c'est-à-dire du papier-monnaie à l'ordre des adjudicataires des rents publiques dans les provinces maritimes, système dont l'incertitude de paiement permettait aux commerçants européens les spéculations les plus usurières sur les prix; les mêmes "tzekers" sont objet de spéculation, aussi lourde pour les finances publiques que hasardee, lorsque Yusuf est obligé par les nécessités économiques à affermer pour plusieurs années la rente publique et à alourdir le poids des impôts sur les juifs et les fellahs. La peste de 1926 et la révolte du Jebel déclenchent une période d'anarchie qui se prolonge pendant quelques décennies.

Entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, - âge d'or de l'entreprise Rubattino en Tunisie - le Banco de Rome commence sa pénétration économique en Lybie, plus ou moins entravée par le gouvernement Turc; les accords secrets Italo-Français concernant la Lybie donneront voie libre aux initiatives de ce pionnier des instituts de crédit italiens dans la future colonie. La succursale de Tripoli ouvre des opérations en avril 1907, s'élargit bientôt dans un réseau côtier d'agences commerciales (à Homs, Tabia, Zleiten, Misurata etc.) qui finance surtout les transactions foncières et les initiatives infrastructurales (moulins à cylindre pour le blé etc.).

2- Un seul regard au graphique du mouvement des recettes du Banco de Rome de Tripoli entre 1907 et 1911 suffit, pour expliquer quels intérêts seront à l'origine de l'intervention italienne en Lybie. Et nous n'avons pas été particulièrement surpris d'enregistrer, d'après les documents secrets du War Office, la présence constante d'un délégué du Banco de Rome aux pourparlers de 1913 entre la Scussia et le gouvernement italien. Du fait qu'il ne s'agissait pas exactement, à cette année là, des "intérêts d'une population italienne installée", nous en avons conclu que l'envoi de nouveaux contingents militaires, la prosecution de la campagne coloniale, jusqu'au recours à l'aide et à la médiation anglaise ont été décidés par des intérêts financiers précis et par ceux du Banco de Rome notamment.

I- Le front tripolitain

En Lybie, le régime parlementaire issu de la révolution Turque de 1908, amena un parti de constitutionnels à représenter la tripolitaine et la Cyrenaïque à l'Assemblée d'Istanbul: il s'agit de Suleiman El Barouni, Mukhtar Ku'bar, Mahmud Naji (Tripolitaine) et de Umar Al-Kikhya, Yusif Shatwan, Abd Al Quadir (Cyrenaïque). Lorsqu'en 1911, après le débarquement italien et le recul vers l'hinterland des troupes turques, le général Borea Ricci donna, au "château" de Tripoli, une réception aux Consuls, aux autorités et aux Notables locaux, 119 tripolitains répondirent à l'invitation, mais ce chiffre tomba à moitié, sinon moins, lors de la seconde réception. C'était à

quelques jours seulement de l'explosion urbaine qui succéda au départ des turcs. Le peuple s'est abandonné, durant trois jours et trois nuits et jusqu'au débarquement italien, au saccage des édifices publiques, à la destruction des Archives et des prisons. La malade anti-turc et l'explosion de la misère préoccupent quelques notables et, au moment de l'approche des navires italiens ils ne sont pas arrivés à s'accorder sur la tactique à suivre.

La vieille élite et le "deftardar" étaient contre l'armement de la population le parti de la résistance - les philo-jeunes turcs - étaient pour et ils ont fini par l'emporter. Ainsi ils ont décidé l'évacuation des troupes turques, à l'intérieur du pays, la mobilisation des tribus de l'intérieur et leur armement avec les fusils et les munitions du Derna. Quant à l'armement de la population "urbaine", les fusils étaient distribués aux "imam" et aux "Mukhtar" de la Dahra, de la Menscia, du Sahel, de Fr-Rheat, d'Alauna, enfin à tous les foubourgs et les oasis des environs, sous le contrôle d'une commission d'officiers Tripolitains ; la ville était la dernière à en avoir : les premiers à les solliciter étaient les pêcheurs, les porteurs, les débarqueurs réunis et organisés dans une coopération autour de Chalifa et Turchi et un certain Sciady Bey, officiers vétérinaire en service près de la Douane.

La distribution des armes a lieu avec le boycottage manifeste de notables bien connus, qui font pression sur le deftardar et sur le même Nesciat Bey, en soutenant qu'il fallait "se conformer aux ordres de Constantinople". La distribution des armements ne sera reprise que par l'intervention du capitaine Suhni Effendi de Tarhuna. Des boycotts semblables ont lieu dans les oasis : des notables veulent un "mazbat" qui empêche la distribution des armes au nom des "dispositions du gouvernement" et "pour ne pas mettre le pays dans le désordre". On envoie même une commission au Consulat de Grande Bretagne, en lui proposant de prendre en charge la "sécurité" du pays ; la commission est présidée par le même notable qui, le 5 octobre montera à bord du paquebot "Umberto I" pour faire acte de soumission à l'amiral Faravelli et l'inviter à occuper la ville. Mais les assemblées ont voté l'armement et la résistance. Le peuple s'empare des caisses de fusils et de munitions. Entre le 30 septembre et le 1er octobre la situation à Tripoli est chaotique : un peuple armé, les notables disposés au compromis, les leaders sortis dans l'hinterland, dans le cadre de la dissolution de toute structure administrative.

C'est dans l'hinterland en effet, que s'organisent les premières mehalas des tribus.

Le correspondant français de "l'Illustration", G. Rémond, qui suit les arrières turques, décrit le pathos et l'enthousiasme de la mobilisation :
"...et j'avais entendu, de plus près qu'aucun, battre le coeur du monde musulman. J'avais appris qu'un peuple n'est point vaincu quelles que soient les

forces qui le menacent tant qu'il ne s'y résigne pas lui même. (...) Partout dans les villages, dans les douars, dans les ksours les plus reculés, l'enthousiasme est au comble, les hommes, les jeunes gens prêts à partir. L'état major redoute l'encombrement ; il y a plus de soldats qu'il ne lui faut et préfère que les Arabes restent à cultiver leurs champs, prêts toutefois au signal donné par leurs chefs, à venir prêter main forte. C'est ainsi jusqu'au lointain Fezzan, jusqu'à Kufra, jusqu'aux pays Turcs ; il y a là d'inépuisables réserves de guerriers qui, même si les Turcs abandonnaient la guerre, la continueraient et dont les italiens ne finiront pas d'user le courage".

Ferhat Bey interviewé décrit la mobilisation : "J'ai parcouru les tribus, les villages. J'amenai un grand nombre de volontaires de Zouara, d'Adjilat, de Zaouia. C'était à la fin d'octobre. Et de toutes parts les "moujahidin" commençaient d'accourir. Ils arrivaient au camp déguenillés, brandissant leurs armes, poussant tous ensemble une sorte de rugissement, de grognement guerrier, criant "El Djihad El Sabil Allah (la guerre sainte pour la cause de Dieu) (...) Il y avait là des vieux, des enfants se pliant sous les fusils trop lourds, des femmes même qui se sont battues bravement et qui pendant le combat insultaient ceux qui faisaient mine de reculer : "Lâche, je le crierai par toute la tribu, tu ne pourras plus venir t'asseoir autour des feux du douar !" "Tandis que j'agissais ici, Sulciman Barouni avait tout le ^{soulevait} Djebel". Le "Djebel de El Barouni" sont des tribus Berbères Ibanites, mais pas seulement celles-ci ; des haines et des conflits de tribus semblent s'effacer dans cette mobilisation unitaire, par un phénomène étonnant même aux yeux des officiers turcs, "Aujourd'hui les forces que nous leurs (aux italiens) opposons, s'étendent sur un front de 30 Km de Moktar Bou Gaitché à Zanzour (....) Toutes les tribus sont là : Tarhouna, surnommés les braves avec leur chef Ahmed Meriad Bey, Sahel, Menchya, Rouguihath, Allaoua, Khetua, Ali sous les ordres d'Ali Chadbi Bey, Kaimakam de Fondouk Bou Guechir, qui fut un des héros de combat de Bir Tobras ; le Djafara avec Galaut Effendi ; les Tadjoura sous Ali Mohamed Karmous : les Fezzanais et les Tuaregs ; Tliten, Taourgha, Malout, Fessato, Zintan, Redjeban, Mesda, Handz, pressés par Sulciman Barouni, ont tous envoyé leurs volontaires et aussi Charian, Eurfela, Misrata, Naouail, Zaouia, Zanzour, Euchafna, Adjilat, Alolka, Rierhno, Kikla, Sihane."

Et il ya parmi ces volontaires des femmes comme Selima Bent Mogos, guerrière de la tribu de Naouaid. De son côté le pouvoir colonial peut compter sur un groupe d'élites défaitistes, surtout urbaines ; le groupe des nationalistes est en effet sorti de Tripoli. Dans la ville, l'opposition prend des aspects cachés, elle se concentre autour de Shoms ed Din et de son secrétaire Mansur Ben El Hagg Ahmed Ben Shatwan et du cadir Tahr ed Din ; on cher-

che à convaincre des riches trinolitains à liquider leurs richesses et à se transférer en Egypte. La politique italienne compte sur des personnages comme Omar Pascia el Mantaser, -dont l'influence va de Sirte, où il a été "quamim Maquam" à Misurata, résidence de son fils, jusqu'à Garjan résidence de ses proches Hadi, Muktar et Quasim Ben Mohammed es Saghayy el Mrayyed.

Quels sont les rapports entre le groupe urbain "neutre" et le groupe dirigeant la guérilla arabo-turque ? En novembre 1912 au Congrès de El Azi-ziya, deux positions se définissent : une tendance "conciliataire" - avec Tripoli en médiatrice avec le gouvernement italien-, et les "irréconciliables". La première tendance est celle du député de Zawiyah Mohammed Ben Farhat ez Zawi et y adhèrent el hagg Mohammed Ben Khalifa el Fikeni, quamim maqam de Fassatw, son frère Ahmed Fadil avec presque la totalité des chefs moins importants des Zintan, de Kiklah et de El Aseboth. La deuxième tendance est celle du berbère ibanite Suleiman El Barouni et y adhèrent Abd El Nabi Belkhair, chef des Urfallah, Mohammed El Mahdi Es Sunni, chef de la zawia Sebusse de Mizdah et fils du même Mohammed Ben Abdallah Es Sunni, qui avait été un des leaders de la résistance anti-française, Abu Bakr El Ghirzah et Mohammed Ben Abdallah, chefs des Awlad Bu Saif, les Nua'il, le Shaick Mohammed Suf El Barouni, chef des Mahmid et des autres membres du milieu berbéro-ibanite liés à Suleiman El Barouni par des rapports d'amitié, tels que Musa Bey Gradh, Sasi Ben Salem Khazzan, Yusuf Ben Salem Korbish (Sassatw), Ali Ben El jagg Quasim Sheuta (Ziantan) et Khalifa Ben Saïd Ben Askar (Nalut) etc.

La ligne défendue par Suleiman El Barouni est celle de l'indépendance et de la constitution d'une province berbère administrée par une assemblée élue et ayant un débouché sur la mer près de El Agilat.

+ † † † +

Il faut pourtant remonter à ce qui précède ces événements. L'occupation coloniale n'avait pas fait de progrès en Cyrénaïque; au début de 1913, elle parvenait au contrôle du Jebel Tripolitain, le 28 avril de Gadamès, de Mizda et Sikna en juillet. Le 3 mars 1914, la colonne Miami entre à Mourzouk et le 12 août à Ghât.

Les effectifs italiens présents en Lybie sont environ 120.000 hommes et les dépenses dépassent le milliard.

Au début de l'aventure du colonel Miami, la pénétration de l'hinterland se fait, alors que la population bédouine refusent tout contact et reculent vers le sud. Au cours de 1914, -grâce aussi aux erreurs tactiques et politiques faites par les italiens en Sirtica, Giafeh et Fezzan, la propagande Senussite rencontre de larges bases d'adhésion populaire jusqu'aux Tribus

et aux Tuaregs de l'intérieur.

En décembre 1914, le Sultan Ottoman appelle à la guerre sainte contre la France, la Russie, l'Angleterre, cet appel fut un élément catalyseur, suscitant de nombreuses résistances locales. Secrètement El Bab El Ali - Le conseil suprême ottoman - renvoie en Lybie Khalifa Ben Asker, Suleïman El Barouni et le sheik Sof El Mahmudi prennent des accords avec Ahmed Sherif, afin qu'il déclenche l'insurrection senoussite au Fezzan. L'action senoussite est organisée par le frère d'Ahmed Sherif, Mohammed El Abad qui, de Qan El Kobir envoie son lieutenant Mohammed Mahadi Sounni et les bandes Touaregs de Khaoussen et du Sultan Ahmad.

A la fin de 1914 l'offensive est victorieusement est victorieuse au fort de Gahara et Mourzouk est conquise. En mars 1915 Mohammed El Abad Mohammed Esh Sharif organise l'administration sénoussite dans les centres les plus importants du Fezzan, en constituant un gouvernement régulier et en instituant des taxations et des prélèvements.

Le recule des troupes italiennes du Fezzan et de l'hinterland tripolitain et cyrénaïque se fait avec de nombreuses pertes: 1500 prisonniers laissés entre les mains des rebelles; le front de la guérilla est en pleine offensive. En novembre, les Senusses, sous pression turco-allemand, envahissent les frontières égyptiennes, entre décembre 1915 et mars 1916. Ils sont repoussés par les Anglais, près de Marsa Matruh.

Ahmed Sherif, endossent^{alors} la responsabilité d'une action qu'il n'avait ni ordonnée ni appuyée, cède la direction de la Senussija à Sayed Mohammed Idfiss et s'exile en Turquie. On a l'impression qu'une division et des conflits existent à l'intérieur du mouvement de résistance, affaiblissant ses possibilités notamment celle de la constitution d'un front unitaire.

Le repliement italien sur la côte est mal exploité par le front Tripolitain; les dirigeants locaux se divisent dans des "réglements de comptes". Les philotures, contrariés par le pacte d'Akrona, affrontent l'organisation Senusse. Une lutte sanglante sévit, compliquée par des antagonismes berbères ibanites-arabes, qu'ils soient réels ou bien d'invention coloniale.

En octobre 1916 Sulciman El Barouni rentre, investi du titre de Wali par le Sultan Mohammed Rashad V; c'est le moment du fameux "proclame" qui aurait dû catalyser un front uni anti-italien et anti colonial en général. Le Fezzan est occupé par les turcs après de nombreux accrochages avec la Senussya, dont le représentant officiel, Mohammed El Abad Ben Mohammed Esh Sharif, - personnage décrit sous des couleurs sombres par les contemporains, est éliminé.

D'après les documents secrets de l'Intelligence Service du Caire, Suleïman El Barouni n'est pas le "candidat au sultanat", tel qu'il est venu dans

les versions colonialistes, mais un leader et un opposant dangereux.

Nuri Bey, frère de Baver Pascha, après la faillite de l'action égyptienne, rejoint les forces de El Barouni en janvier 1917; Sayed Mohammed Adriss est préoccupé par le dynamisme de ce groupe au point que Nuri Bey, avant de rejoindre El Barouni, est reçu par lui "virtually as a Prisoner". Les 8000 hommes de Ramadan El Shitawi- le groupe de l'Est tripolitain- occupe en 1917 Misurata, Zliten, Homs et Mesellata. Cette dernière conquête signifie l'adhésion des Tarhuna, les tribus du Djebel; Suleiman El Barouni est le seul leader tripolitain qui puisse constituer une instance unitaire et la diriger. Pour les masses bédouines et berbères, Suleiman est aussi un symbole libertaire.

Le personnage, -intellectuel, historien, homme de loi, politicien- est populaire notamment parmi les tribus berbères; son plan politique est un travail de longue haleine et d'un ampleur qui préoccupe les services d'espionnage anglais, bien renseignés sur ce berbère ibanite capable de catalyser les haines et les conflits intestines dans un plan unitaire et offensif "against Tunisia French West Africa and Nigeria".

A la conférence islamique de Constantinople, la Tripolitaine soutiendra le mot d'ordre de continuation du "jihad"; même des groupes senussites y adhèrent. D'après la version anglaise, en décembre 1916 un groupe senussite de 300-500 personnes, avec un canon et deux ou trois pièces d'artillerie, fait son apparition sous Kausen (Afrique Occidentale Française) et assiège Agadez. Le groupe vient de Ghat(Fozzan) et il est signalé comme le précurseur d'un "larger body", guérillero; les services anglais parlent en effet, d'une concentration de 10.000 hommes, instruits par des officiers allemands et turcs, qui sont prêts à une "partisan Warfare" en Tunisie et Algérie; Il s'agit d'une armée bien organisée et instruite, qui "would constitute a serious menace to Algeria, the French Sudan and French/West Africa and, ultimately, to Northern Nigeria." La note anglaise conclut "...it is exceedingly doubtful whether Suleiman Barouni or any other individual can have acquired sufficient authority in Tripolitania and Fezzan to permit of the execution of larger military designs".

Mais les limites de ce personnage viennent du fait qu'il est berbère ibanite, et que l'idéologie jeune turque est une réalité foncièrement étrangère au monde bedouin, anarchique et libertaire.

Au cours des années 20, un événement tragique va se dérouler du djebel rifain de Abd-El-Krim, jusqu'à ce djebel Tripolitain et cyrénéique : une unique, continue, mais aussi décousue, guérilla anti-coloniale, qui sera le suicide de toute une génération de libertaires.

En 1917, le front Tripolitain est dans les mains des philo-Turcs; les affrontements avec les troupes italiennes dans la zone de El Agfiat ont été sanglants : les treize mahallas de Suleiman El Barouni sont battus par le général Latini le 16 janvier. La bataille reprend le lendemain et laisse sur le terrain 1000 arabes.

En septembre, une nouvelle tentative de El Barouni et Nuri Bey : 3000 hommes armés et quatre pièces d'artillerie s'affrontent aux six bataillons de couleur - les deux groupes auxiliaires et une bande ^{FR} régulière - de la colonne Cassinis, en laissant sur le terrain 774 morts. Trois jours plus tard les mehallas survivantes affrontent à nouveau l'armée coloniale et seulement après plusieurs heures de combats elles reculent vers El Azizya en laissant sur le terrain 600 morts et un millier de blessés. Le gouvernement colonial ne pouvant pas contrôler l'intérieur du pays, ce sont là des victoires de pyrrhus.

Les événements de la deuxième guerre mondiale ont d'ailleurs leur influence sur l'action italienne. En automne 1917 la situation de l'opposition tripolitaine est donc celle-ci et elle restera telle jusqu'à la fin du conflit mondial. Dans l'Est, Ramadan Esh Shtewi contrôle tout le territoire et les tribus des Urfallahs de Abd En Nabi Belkhair; le pouvoir de la Senussya s'arrête à la Sirtica, les rapports turco-Senussite ne sont pas excellents, mais Nuri Bey, bien qu'appuyant le leader de Misurata, comprend que ~~ce serait une~~ ^{erreur} politique de se heurter à une autorité telle que celle d'Ahmed Sherif. Le djebel est divisé entre Hadi Ben Mohammed Kobar (Garian), el hagg Mohammed Ben Khalifa el Fikeni (Fassatw) et Khalifah Ben Saïd Ben Askar, chef de Nalut et bras droit de Suleiman El Barouni.

Le 16 novembre 1919, dans l'Assemblée d'El Qusbat, les groupes de l'opposition tripolitaine décident sur proposition de Suleiman El Barouni et d'Abd Er Rahman Azzam Bey, la proclamation de la République de Tripolitaine (Giamhuryyah et Tarabulusyyah).

La Giamhuryyah a un comité directeur présidé par Ahmed El Hrayyed et composé par Abd En Nabi Belkhair, Ramadan Esh Shtewi, Suleiman El Barouni, un comité militaire composé par Abdallah Oemsiket hasan el Maghrebi, Zazi Efendi, Abd El Quader et Quanâwi. La République est née, mais les conflits internes font qu'elle ne représentera jamais un front politique unitaire.

2- LE ROLE DE LA SENUSSYA

Telle est la situation en Tripolitaine, en Cyrénaïque l'organisation de la Senussya, - dont l'influence parmi les bédouins semble être mieux connue par les services d'espionnage Anglais et par les observateurs Français que

par les occupants eux-mêmes-, opposé à l'action italienne une résistance longue, imprévue et irréductible. Quelque Auteur attribue à l'influence sous sa même, la mobilisation rifaine autour d'Abd el Krim, il s'agit là d'un problème d'un grand intérêt, qui vaudrait la peine d'être posé.

D'où viennent des capacités de mobilisation parmi les tribus ?

La Senussya est tout d'abord une force politico-religieuse organisée, elle est ensuite un système économique qui a des privilèges précis sous l'administration ottomane. Pour expliquer le rôle qu'elle joue en Cyrénaïque, on peut s'arrêter un moment sur l'analyse sociale et économique. Les seules richesses de ce pays, après les hommes, sont la terre (eau) et le capital animal, ce dernier ayant plutôt une valeur d'échange de l'économie nomade qu'une valeur - travail. Il faut signaler l'existence d'un cadastre turc, -même s'il n'est pas achevé - qui constituera le point de départ du plan de "démunializzazione" (séquestres) italien.

Il existe une classe dirigeante locale ainsi qu'une monopolisation des ressources, non pas à titre personnel mais communal, sur la base des priorités reconnues des huit tribus libres et nobles : Mogarba, Anaghir, Orfa, Abid, Dorsa, Braasa, Hasa Abeidat, Ulad. A l'origine, il s'agit d'une société éminemment guerrière. Le Gouverneur Turc Chalil Pascià (1863- 1868) régla les frontières de ces anciennes tribus, la loi coutumière fixant que la kabilie avait droit seulement à autant de terre qu'elle en pouvait conquérir et défendre par la guerre ou par les transactions intertribales.

Le cas Lybien a apparemment des affinités avec la structure foncière maghrébine pré-coloniale, base d'une société nomade devenue sédentaire après une conquête pas toujours pacifique et où l'individu représente un processus génétique final et la société une juxtaposition de lignages.

En Lybie comme dans le reste du Maghreb, on rencontre aussi une occupation pacifique des terres, une sorte d' "occupation par pénétration" pour reprendre la même terminologie utilisée par M. Colucci dans son analyse des groupes sociaux de la Somalie méridionale; les contrats agraires étudiés par Savarese coïncident d'ailleurs, les variantes locales mises à part - avec des types communs à toute l'Afrique du Nord. La structure sociale s'appuie sur l'unité familiale patriarcale - le matriarcat Tsaregs étant un monde à part - des sociétés aussi bien sédentaires que nomades, berbères ou arabes. L'individu fait partie du groupe familial de la Bet (tente), qui s'intègre dans la Alia à son tour intégrée dans la Kabilia. La hiérarchie, de bas en haut, se fonde sur des assemblées démocratiques qui élisent les sheiks (chefs des Alia les sheikhs el meshaikhs (chefs des chefs ou bien de la Kabilie), etc.

La typologie semble être que l'on rencontre chez les Berbères marocains de l'Anti-Atlas, décrits par R. Montagne : une structure sociale fondée sur la cellule familiale (le feu), sur laquelle se structurent en cercle concentrique, le village (de 10 à 30 feux), la jem'aat (4 ou 5 villages), la tribu (réunion de plusieurs jem'aat) administrée par la "anfaliz" (assemblée des notables de chaque village).

La vie sociale, -politique, religieuse, économique etc. - de tout membre, se déroule dans le cercle tribal du même leff ou sof. Cette structure concentrique, -typique des berbères de l'Anti-Atlas, de la Kabylie et des Aurès - est la même dans les groupes arbo-phones, fondée sur les mêmes liaisons de consanguinité des membres du même douar, régi par ses chefs réunis dans la djemas, sur la base d'une organisation commune qui n'est pas moins démocratique que celle des montagnes berbères.

L'unité religieuse commune se manifeste dans les cultes maraboutiques (les ouada, célébrations collectives). La fonction des confréries religieuses dépasse les frontières du groupement tribal et intègre l'Islam Rural à l'ensemble de la communauté musulmane. Profondément enracinée dans ces structures, la Sanusiya ne s'assimile toutefois pas à un type d'organisation maraboutique, comme tant d'autres en Afrique du Nord; au moment de la mobilisation anti-coloniale, elle est un organisme bien structuré, doué d'une hiérarchie, d'une élite, d'un appareil électif, d'une organisation en tribus avec un chef, ce qui est aussi un formidable instrument d'action inter-tribale.

Elle se définit soit comme une association éminemment pacifique et pacifiste, colonisatrice, cultivatrice, soit comme une puissante organisation religieuse. Elle refuse toute position de front dans tout type de conflit. Son rayon d'action est très étendu; la presse française présente ses adeptes comme des meneurs de révolte et de désordre; des fanatiques chefs de marabout, ou bien des marchands d'esclaves ruinés par les lois françaises; la version Anglaise qui n'est pas moins "concerned" par l'affaire, attribue "... Whose reputation for intolerance and anti-Europeanisme.... To the exaggerations of Duveyrier in his pamphlet on the brotherhood, published by the Société de Géographie in 1886".

Il s'agit en effet d'une confrérie saharienne comme il y en a d'autres : -la secte des Kunta Bekkaia entre Tuat et le Sud du Nigerien par exemple- mais qui a une importance tout à fait prioritaire. Sa fonction sociale peut être comparée à celle du monarchisme en France au Moyen Age.

Sur les chemins dans la région où s'est diffusé le mouvement, des travaux remarquables d'infrastructure, notamment hydraulique ont été faits.

Grâce à son caractère inter-ethnique, le mouvement est polyvalent : des noirs

de Kanem et de l'Ouaddai en font partie, aussi bien que des berbères et des arabophones. A Tripoli les Zawias de la secte sont ouvertes à tous les voyageurs, juifs et chrétiens compris. Théoriquement, la "guerre sainte" n'est pas un dogme du credo Senussite; socialement, la cellule dirigeant le mouvement est constituée par une élite d'intellectuels de la meilleure tradition culturelle arabe, juridique et mathématique; mais en qualité de confrères et organisateurs à leur tour de zawias; il y a également des marchands Tripolitains, des membres de familles cherifiennes et Kel es Suk des bords du Niger autour de Goo, et même des marchands d'esclaves, activités communes aussi à des autres sectes. L'élite musulmane et l'élite chrétienne ne diffèrent d'ailleurs pas beaucoup, quant aux explications théo-antropologiques, grâce à un Dieu unique créateur de la lumière (blanc) et ennemi des ténèbres (noir).

Jusqu'au moment de la mobilisation anti-coloniale, -l'attaque française aux frontières méridionales autour du lac Tchad notamment- on n'enregistre pas de prises de positions explicites, sauf celles qui sont inspirées par des considérations fort pratiques, le conflit de la confrérie avec le gouvernement Turc, par exemple, lorsque ce dernier décida l'institution obligatoire de l'enregistrement de la propriété des wilyats du Sud. Tout jugement de valeur mis à part, il s'agit de définir les fonctions et le rôle de ce mouvement dans son cadre économique et social avant 1932, car après cette date il ne restera que les vestiges d'un passé: la décimation de la population bédouine, les restes des splendides bibliothèques dans les zawias principales parfois des sortes d'Universités ambulantes sur les itinéraires des oasis.

La Senussya représente, -dans le cadre où elle se situe et prolifère- une sorte d'illuminisme religieux. Cette définition, si elle est déconcertante, est au moins sémantiquement exacte; quelqu'un a parlé aussi de "jésuitisme", mais peu importe la définition, ce qui est certain, c'est que la Senussya est l'idéologie religieuse d'une classe dirigeante économique, capable aussi d'organisation politique. En tant que telle, elle se diffusa par des moyens tout autres que cette "hystérie pan-islamique" dont parle la pseudo-historiographie colonialiste. Nous disons classe dirigeante, dans le sens donné en occident à ce terme.

Les archives nord-africaines pourraient dévoiler dans les détails, l'importance économique, le curriculum, le caractère de ces élites. Si l'on analyse d'autres sources, sociologiques et géographiques, notamment une étude remarquable de Lars Eldbland qui nous propose d'autres méthodes de sondage: l'analyse de trois oasis lybiennes (Ghat, Mourzauth et Gadamès) et de la distribution du monopole des eaux dans des groupements familiaux très restreints, (à Ghat 15 familles, contre les 202 enregistrées comme propriétaires) amène à la conclu-

sion d'un très haut degré de concentration.

Quant à la propriété foncière, le droit coutumier de succession s'est élaboré en grande partie sous l'influence des grands propriétaires nobles Touaregs qui représentent l'élément dominant en politique (habous constitués sur les principes juridiques du matriarcat Tuareg).

Ces oligarchies se sont constituées sur les très anciennes grandes routes caravanières. Au XIXe siècle encore, les produits étaient transportés de la Tripolitaine vers l'Afrique centrale, et vice versa, par deux grandes routes caravanières qui se prolongeaient jusqu'à environ 250 milles au sud de Gadamès et qui se continuaient dans une seule route, jusqu'au fleuve Niger. Il s'agit des mêmes anciennes routes caravanières du légendaire empire des Garamantes, civilisation désertique qui nous a laissé d'immenses nécropoles. Autour de Germa seulement, l'ancienne capitale, on compte plus de 60.000 tombeaux. Le contrôle de ces routes caravanières, vitales pour tout contexte économique, fut le grand avantage de Sabrahata, Oca, Leptis Magna sur les autres villes cartaginoises.

Le contrôle de ces routes sera vital pour toute élite économique; la Senussya détiendra ce privilège. Le fondateur du mouvement est un érudit algérien, théologue et homme de loi; il s'appelle Sidi Mohammed Ben Ali Es Senassi (d'après Senus, montagne algérienne) et il est né à Mostaganem à la fin du XVIIIe siècle. Le travail remarquable et concis de L. Valensi a illustré avec finesse, ce qu'était la réalité maghrébine à cette époque; économies héritières d'une traditionnelle richesse de passage (métaux précieux, ivoire, sel, esclaves, etc..) troquée dans les routes caravanières du Sud Nigérien, dans les villes-marchés des étapes (Fes, Marrakech, etc...) et dans les portes contrôlées par les médiateurs occidentaux. Economies déjà soumises à l'offensive pressante du colonialisme monétaire occidental; arrière - pays immenses à économie de troc, sur lesquels pèsent les impôts en argent plus qu'en nature et où la révolte tribale représente l'extrême contestation contre l'oligarchie urbaine. Un foyer de révolte continuelle est le sud marocain, avec ses "Lords".

Sidi Mohammed est très probablement un aspirant réformateur, prophète désarmé, sans base d'action qui ne soit pas religieuse - millénariste. Il est bien vite leurré par les autorités turques, très peu disponibles au prosélitisme.

La présence Turque est tout d'abord une administration, qui doit être payée comme toute administration; le système hiérarchique des traitements s'appuie sur la base la plus large possible, donc sur les fellahs des tribus. La présence Turque est, en second lieu, une administration militaire attentive à toute tentative séditionnelle. Sidi Mohammed doit donc "circuler". Il choisit le Maroc, où

il s'arrête pour une période de méditation près de la Shadii, école des Sunnites, et près des religieux de Moulay Tayeb, -le lieu est sûr, car il est dirigé par une autorité locale, le chérif du Wazan-. Aux environs de 1832 commence la période de la prédication et du prosélitisme ; rentré en Algérie, il fonde une école Senussite-Shadli; ensuite il passe en Egypte - bien qu'avec moins de succès- en route pour la Mecque. Son passage dans les différents pays se peuple de Zawias ; le caractère révolutionnaire "de sa prédication l'oblige à quitter la Mecque, lieu trop "historique" d'ailleurs, pour ce novateur du rigorisme "janséniste" ; il la quittera définitivement en 1843, pour parcourir à nouveau les routes égyptiennes jusqu'à Bengazi, et s'établir enfin définitivement en 1855 dans l'oasis de Giarabub, qui, à partir de ce moment devient l'état-major de la confrérie. Le gouvernement Turc, bien que méfiant, préfère ne pas s'opposer à un chef maintenant reconnu d'une organisation dont l'importance est loin d'être seulement locale. A partir de 1885 Giarabub devient une oasis -communauté religieuse- économique, d'une rationalisation agricole remarquable : on creuse des puits, on construit des citernes, on organise tout un système d'irrigation -digne exemple de l'ancienne technique arabe expérimentée en Sicile et en Espagne.

L'oasis de Giarabub devient enfin un modèle, le modèle même, d'une cellule économique fondée sur un principe religieux réformateur. En 1859, année de la mort de Sidi Mohammed, son prestige est déjà grand parmi les zawzias de l'Afrique du Nord, et son nom est un muthe pour les tribus du désert.

Les rapports anglais soulignent justement, dans la Senussya, plus que le caractère de "Lutheran Church of Islam" -dont la suprématie sur les autres aurait été son caractère pan-islamique, à côté d'un extraordinaire syncrétisme du credo et d'une tolérance exceptionnelle-, l'impérialisme de ce "Spirit of colonisation".

Cette sorte de libéralisme islamique réformateur s'élève aussi en : anti-absolutiste soit contre l'état ottoman, soit plus tard contre les coloniales françaises et italiennes.

Comme tout système économique a sa logique- le libéralisme de la révolution industrielle, cette oligarchie réformatrice islamique inscrira le système esclavagiste comme "normal" dans le cadre paternaliste d'une société pré-industrielle. Les éléments les plus dynamiques seront de règle, des trafiquants spéculateurs plus que des entrepreneurs.

A côté des zawias de cultivateurs, constructeurs, constructeurs de canaux, pionniers et prophètes, il y aura ainsi, les commerçants qui organisent et contrôlent le commerce des esclaves du Soudan au La Tchad, tout au long des routes caravannières contrôlées par les zawias, jusqu'aux marchés de Tripoli, Bengazi, Le Coire.

De ces négriers -théologiens l'argent va refluer à la zawiya, dans ses infra-structures : ses bibliothèques, son oeuvre d'alphabétisation et d'éducation.

À la mort de Sidi Mohammed Ben Ali, la confrérie accepte la règle de la succession dynastique, institution apparemment préférable aux luttes de succession et justifiée par une descendance du prophète, du côté de sa fille Fatima. Sous son successeur, El Mahdi Es Sheikh Es Senussi (ou Sidi al Mahdi), en 1870 la Senussya renforce ses rangs. Le Waddai passe au credo senussite et à la mort du Sultan Ali, son successeur Yusuf fait du Waddai un des plus importants centres de la Senussya. En 1882, le même Sultan Turc Abdul Mejid est gagné par cette idéologie islamique. Dès lors, le mouvement est autorisé à disposer de maisons d'édition au Caire, où les textes religieux sont imprimés et diffusés. En 1883 Mohammed Ahmed, Mahdi du Soudan, offre le siège de Khalife au Grand Senusse.

3- LA MOBILISATION ANTI-FRANCAISE.

Les rapports entre l'organisation Senusse, -le prosélitisme mis à part,- et l'Etat Ottoman étaient en réalité beaucoup plus ambigus, et nous en parlerons.

Quand à ses capacités offensives, la Senussya allait en donner un premier exemple à une grande échelle au Soudan Anglo-Français. Le déplacement de l'état major Senusse se fait en 1894, pendant que les armées coloniales françaises avancent du Congo vers le nord et que se préparent les expéditions de Gentil et Behagle, et les actions militaires autour du Lac Tchad.

La Senussya se déplace encore de Guira à Geru, qui à partir de ce moment et jusqu'en 1907 devient la base d'une organisation offensive : tout un réseau est organisé, avec Rabeh Zuber notamment et , après sa mort avec Ali Dinar, Sultan du Darfur. Ces alliances sont conçues dans l'immédiat, dans l'optique anti-française, mais aussi anti-turque. Le point vital du conflit est le Waddai et la lutte a pour objet le contrôle politique de cette région. Il s'agit d'une position stratégiquement fondamentale.

Le pays est déchiré par des luttes intestines et l'aristocratie militaire et foncière des Aghids compte sur l'appui Senussite pour se débarrasser du Sultan Ibrahim. Au cours du printemps 1901 c'est la pleine guerre civile. Selon l'Intelligencia Service du Caire, la situation aurait été provoquée par la Senussya, afin d'avoir au Waddai une base anti-française sûre. Ibrahim est assassiné, le nouveau Sultan installé , Ahmed El Ghazali, est l'homme de la Senussya. L'avance française doit faire face maintenant à un adversaire prêt à l'affronter. On essaie alors la souplesse, la voie des transactions diplomatiques.

Lorsqu'en automne 1901 les Français apparaissent dans la zone de Kamen (près de Kans, nord du Sokoto), lac Tchad et avancent dans la région des Oulad Suleiman, la Senussya appelle au "jihad". L'action avait déjà été précédée par la mobilisation à Kanem et dans la région des Tuaregs, au nord du lac, avec la réconciliation des tribus rivales des Tuaregs et des Oulad Suleiman. La Senussya envoie aussi des circulaires dans la province de Bengazi, pour le recrutement des volontaires ; l'appel est immédiatement accueilli en Cyrénaïque et à Tripoli. Bien avant l'arrivée de ces volontaires, d'autres déjà rassemblés à Geru partent sous les drapeaux de Sidk Khalom.

Entre l'automne 1901 et mars 1902, trois importants combats ont lieu : les Français sont battus à deux reprises, le troisième combat semble être une défaite sensusse, néanmoins, en 1902 l'avance Française reste bloquée sur Kanem ; la Senussya, -vu le caractère labile de l'alliance entre Tuaregs Oulad Suleiman- choisit la tactique de répondre seulement si elle est attaquée. Tout l'effort français se concentre en l'action politique : provoquer un coup d'Etat au Waddai. Ce qui réussit avec la destruction du sultan Senusse et la proclamation par le parti légitimiste du fils de Yusuf, Mohammed Dudu.

+ + † + +
+ + + + + + +

Le contrôle du mouvement Senusse semble être dans son ensemble, pour la France coloniale, un épineux problème, moins au Maroc, où les zawias sont peu importantes, mais en Algérie et en Tunisie, où on réagira en favorisant la secte rivale des Medani. La force et l'influence de la Senussya se situe plutôt à l'est : pratiquement toutes les oasis, les populations nomades entre l'Egypte et le Soudan, les territoires Tuareg, sont Senussites. Ici, comme déjà au Maroc entre musulmans et minorité juive, la politique coloniale française tend à favoriser les divisions internes, surtout parmi les Tuaregs. Les zones de très récente colonisation senussite sont celles qui font partie de l'Afrique coloniale Anglaise, la zone au nord du lac de Guinée, le Nigeria, les environs du lac Tchad. Les groupes tribaux mobilisables par le jihad sensusse se distribuent enfin de façon irrégulière dans un espace immense. Dans la région entre Tripoli et Bengazi au nord, et le lac Tchad au sud, la population vit dans les oasis ou bien elle est nomade. Au début du 1900, même si les adeptes Senusses à Tripoli, Bengazi et Waddai dépassent en nombre et en organisation le reste des pays d'Afrique du Nord, on ne compte en effet que sur une fraction de volontaires tripolitains agissant autour du lac Tchad dans des conditions assez difficiles de communication et de ravitaillement.

Dans l'ensemble, ces effectifs sont difficiles à évaluer : sans exagérer, ils doivent se monter à environ 2000 hommes à chameau ou à cheval; il s'agit d'éléments sans instruction militaire, encadrés par les Sheukhs; mais il y a parmi eux de tels leaders prestigieux - capables de rassembler des masses et organiser une armée improvisée. Sidi El Barouni organise sur place 2000 hommes, la plus part des tribus Oulad Suleiman à l'occasion de la bataille de Kanem.

L'armée Waddai est formée tout autrement, elle est structurée sur la base du système d'impôts féodaux- chaque impôt étant dû à un Aghid- ses chefs sont aussi bien une autorité/^{tribale} qu'une aristocratie militaire. Ils sont : Abu Zengher (5000 hommes). Aghid de Bahr Salamat, au sud-ouest (2000hommes); Aghid de Mehamid, au nord (2000hommes); Aghid de Jerma (2000 hommes). A ceux-ci s'ajoutent plusieurs autres Aghid d'importance secondaire. Au total, on peut calculer entre 10.000 à 12000 hommes bien armés- d'après les notes anglaises-, avec Manxhester et Martin Henry et avec des stocks de munitions.

Cette armée, avec sa discipline rigide, représente un instrument presque vital pour toute action senussite. Mais aussi bien les volontaires senussites que l'armée Waddai, ne disposent toutefois pas d'artillerie. Les Senussites ont quelques vieux canons à Giarabub.

Après la faillite de l'action de Kanem, les Français considèrent, pour des raisons évidentes, comme le premier acte de la "revanche", le coup d'Etat au Waddai. Les buts sont d'ailleurs plus ambitieux : "Informations had come into the possession of the Intelligence service that the French intend to undertake the conquest of Waddai directly after the hot weather next year, that is to say, about september or october 1903".

La France prépare son coup avec des importations massives de fusils; on prévient le danger de troubles senussites possibles en Algérie et Tunisie. Les Anglais de leur côté, sont préoccupés par la situation fiévreuse suscitée par les Senussites au nord du Nigeria.

L'attaque française est différée, on attend le traité franco- anglais d'Avril 1904, cédant à la France la route Zinder-Tchad, pour commencer en août les opérations militaires. En janvier 1905, la zone nord-est du lac Tchad (tribus Tibu, Bogarda et plusieurs tribus Oulad Suleiman du district de Chit tati) est occupée par les Français. Une émigration massive commence en direction de Oueta. Les routes de Badlé et Barku s'ouvrent aux Français. En 1906 ils sont engagés sur trois fronts différents : le premier, au sud-est, contre les forces Waddai du Sheikh Fambaro, akid du distet de Salamat. le second, à l'est, contre les Tedas; le troisième, au nord, avec l'occupation de l'importante oasis de Bilma. L'avance progresse, en novembre 1906, au cours d'une expédition punitive au Nord Waddai contre les Anlubia, les Français arrivent

à 30 milles de la capital Abeché. En février 1907, ils battent une partie des forces Waddai et en mars ils assènent le coup¹ plus dur à l'autorité Senusse à Borku : une partie des Tuaregs des Oulad Suleiman passent aux Français du cap. Assiègent Ain Galakka, la Zawia senusse la plus importante en Borku, en tuant Sidi el Barrani, le chef senusse de la région. L'été 1907 c'est le coup définitif : le plus grand leader Akid, Jarma Sumayan, tombe dans la bataille près du lac Fittri.

4- LA MOBILISATION ANTI-ITALIENNE

L'occupation italienne intervient alors que l'organisation senussite venait d'échouer dans sa récente mobilisation anti-française. La reconquête et l'avance française au Tchad, le débarquement italien dans les ports méditerranéens déterminent une situation d'encerclement. Le problème de l'allié possible se pose de façon plus imminente : l'alliance turque est la seule solution possible, et -ajoutons-, évidemment obligatoire. C'est une alliance sans illusions, car on connaît le partenaire. Mais il est certain aussi que la victoire du Comité Union et Progrès de Enver Pasha, le 2 juillet 1908, -avec l'enthousiasme qui suivit la proclamation de la nouvelle constitution- eut une large suite en Lybie, comme dans toute les domaines Ottomanes. Le coup d'Etat turc était vu comme une sorte de révolution française. L'idéologie républicaine assez "normale" pour les communautés berbéro-arabes très démocratiques, en ce qui concerne le mot d'ordre pan-turc, -traduit à l'occasion pan-islamisme - il pouvait exercer une fascination politique plutôt sur les élites que sur le 80% des bedouins; pour ces derniers, ce même mot d'ordre signifiait tout autre chose et il aurait déclenché des forces ayant des objectifs fort différents de ceux d'une république formelle ayant son siège à Istanbul. Il est certain aussi, bien que sur des bases équivoques- les représentants Turcs, Arméniens, Bulgares, Juifs, Arabes et Albanais réunis au Congrès de Paris en 1907 votèrent, dans un climat d'enthousiasme général, une série de motions, rédigées ensuite en quatre points d'une seule déclaration démocratique. Les quatre points étaient les suivants :

- 1- déposition du Sultan.
- 2- unité de l'ancien empire.
- 3- unité de toutes les races et religions et égalités de droits.
- 4- démocratie parlementaire.

Telle était la situation du temps^{où} Enver Pasha était encore le guerillero des montagnes macédoniennes.

Peu après la déposition du Sultan Abdul Hamid (27 avril 1908) s'annonce au contraire une politique radicale de répression et de liquidation de tout mouvement autre que pan-turque. Du pan-islamisme on était passé au pan-ottomanisme, pour être réduit enfin à un pan-turquisme tout court et seulement turc.

Le mot d'ordre pan-islamique commença à se révéler un peu trop polyvalent. Dans la campagne de Tripolitaine, en 1912, Enver Pasha n'ira plus ni avec le prestige ni avec les idées du guerillero macédonien d'il y a quatre ans, c'est le rayonnement du "prestige" turc et d'une Turquie, qui prépare son alliance avec le Kaiser. Bientôt, les Arabes donneront à ces nationalistes pan-turcs, la définition de "pan-islamistes sans Islam".

Au sud de l'Anatolie et en Tripolitaine, des violences et des désordres éclatent contre ce qu'on juge une "trahison"; des révolutionnaires pan-turc et des sympathisants sont frappés ou agressés dans les routes.

Les ressentiments ne s'apaisent que lorsque, avec Nuri Bey et d'autres officiers turcs, on pourra apprécier, dans la première mobilisation populaire libyenne, l'indiscutable apport technique et les avantages de l'encadrement militaire fourni par les officiers turcs. Ce sentiment anti-turc dans les zones sous domination ottomane était soigneusement observé et exploité par les observateurs occidentaux, pour des raisons bien prosaïques. Parmi les mythes colonialistes, -pour le cas libyen, dans la littérature italienne,- il y aura celui d'une Italie civilisatrice et "libératrice" des Arabes de ce régime cruel et obscurantiste.

Si un tel sentiment existait, -même sans Lawrence of Arabia-, il faut l'analyser dans une optique tout à fait différente. Il y a à ce propos deux points à préciser, qui sont aussi deux problèmes et deux hypothèses de travail : nous y consacrons deux paragraphes.

a- Premier point : l'appel au Jihad en 1912 entièrement inventé par l'état major turc. Le fait que les documents de l'Intelligence Service du Caire, qui en dévoile les motivations, sont restés "secret until 1971", explique pourquoi les raisons profondes et le caractère ambigu de l'alliance turco-senussite restèrent assez énigmatiques, même à l'analyse lucide et attentive d'Evans-Pritchard. D'après les services d'espionnage anglais, avant le début des hostilités italo-turques, les Senusses préparaient une révolte contre la domination ottomane. L'information est fort vraisemblable, car elle concorde avec d'autres, qui furent exploitées par la presse colonialiste dans le sens dont nous avons parlé. Au début du conflit, la position Senussite étant une position d'attente: si elle prévoyait déjà l'action, elle l'envisageait en dehors de toute ingérence turque et, bien entendu, italienne. C'est à ce moment que dans le journal du Caire "Al Twajid" l'éditorial du 29 janvier 1912 publie le fameux appel d'Ahmed Sherif à la "guerre sainte". Le rapport anglais soutient que cet appel était en réalité "... fabricated and forged by Mohammed El Taib El Wazzani, a native of Morocco living in Alexandria and Mohammed Aref Bey el Mardini, the Turkish official who was living at Zeitun and who went from Cairo as head of the volunteers for the war in Tripoli and Wakil of the Senussi".

Pour résumer le rapport anglais en question, nous en tirons les conclusions suivantes : la tactique turque se proposait de brider dans sa ligne la Senussya, de conclure la paix avec l'Italie dans la formule équivoque connue et de laisser officiellement le champ en déléguant la Senussya à l'action pour laquelle on garantissait des aides militaires, le ravitaillement et des officiers pour encadrer les volontaires. Prise dans ce jeu, la Senussya, intéressée par des raisons vitales aux provisions d'armements, ne put qu'accepter le fait accompli.

b- Le deuxième point pose des questions d'histoire bien plus engageantes.

Pendant plus de dix années la résistance à l'occupation italienne fut faite par les bedouins de Cyrénaïque dans une forme massive et sans réserve; leurs leaders ne figurent d'ailleurs pas parmi les signataires des accords de 1919 entre le gouvernement italien et la Senussya. C'est une génération de libertaires, gommée de l'histoire en 1931, un jour de septembre, quand sur une place dde Seluk Omar El Mukhtar - un vieux bedouin, qu'un historien italien n'hésite pas à définir comme " un des plus grands leaders, peut être le plus extraordinaire, de tout les combattants des mouvements d'émancipation coloniale".- est pendu par ordre de Graziani.

Cette guerre bédouine a des affinités en tant que mobilisation de masse et idéaux républicains, avec la guerilla anti-espagnol au Rif, au point qu'un auteur se demande s'il n'existait pas un réseaux de l'organisation senussite agissant aussi au Rif dans le groupe autour d'Abd el Krim, comme elle existait dans différents points du Maghreb, d'une façon éparpillée et certainement pas si active et puissante que dans son état major en Lybie et dans le Soudan Anglo-Français.

En tant qu'historien de cette période, nous avons toutefois remarqué que cette guerre bédouine s'inscrit dans un tournement "particulier" de la politique internationale colonialiste. En effet, nous avons déjà constaté - en analysant les mouvements populaires qui du Rif espagnol se prolongent pas les mouvements des jeunes algériens et des jeunes tunisiens jusqu'à cette puissante révolte bédouine qui était au début le sujet de notre étude.

En 1918, les tactiques de l'action coloniale semble se synchroniser sur un contenu politique précis, qui semble dépasser les rivalités et les intérêts coloniaux mêmes. Une sorte de psychose absurde en effet, face à la réalité de ces mouvements, s'empare des dirigeants colonialistes; tout durcissement de l'action se justifie par la phobie du rôle possible du "bolchevisme" dans la poudrière des nationalismes arabes. Cette "red psychose" grotesque, dans les textes colonialistes espagnols concernant Abd el Krim, hystérique, dans les textes français, est absolument dépourvue d'humour dans les textes anglais de l'Intelligencia service du Caire. Qu'il s'agisse de la "reconquista" de la

patrie, de l'aigle romaine ou du British Empire, tous ces textes présentent en masse une affinité pathologique. D'ailleurs la revanche coloniale est désormais devenue un chapitre de la politique intérieure des pays européens.

D'où surgissent ces préoccupations ? Pendant les années 20, tout ce que l'ensemble des pays maghrébins et nord-est africains pouvaient de près ou de loin, étaient les bouleversements sociaux de la Turquie nationaliste. Les événements étaient compris et commentés, les nouvelles, mêmes déformées et interprétées, circulaient d'après les journaux turcs, rares mais lisibles du Maroc à la Lybie dans une langue d'ailleurs familière.

L'horizon de l'information, au niveau collectif, n'allait plus loin que la Turquie nationaliste, et ceci ressort des interviews de plusieurs personnages, aujourd'hui encore vivants, et qui avaient participé aux actions d'Abd el Krim au Rif, de même les jeunes algériens et jeunes tunisiens et les groupes autour de El Barouni à Tripoli et d'Omar el Mukhtar à Bengazi.

Lénine est un nom, quelquefois un nom prestigieux, mais pour le bédouin ou le paysan berbère Lénine est un nom qu'aujourd'hui encore il ne connaît pas et nous ajouterons ironiquement qu'aujourd'hui il connaît encore moins. La découverte d'une série de documents, "secret until 1971" des archives de l'Intelligence Service du Caire, nous a dévoilé les motivations de cette psychose des années 20. Ces documents concernent les derniers événements de la Turquie nationaliste,

La Tripolitaine, la Bulgarie, les Balkans avaient représenté des échecs cuisants pour Enver Pasha. La Turquie s'était réduite au front interne, une Turquie, non plus pan-islamique ou pan-ottoman ou pan-turque, mais turc tout court.

Enver Pasha ne renonce toutefois pas à la dernière de ses aventures : guerrier de l'Islam sans Islam, il décide de se rendre à Moscou et parler à Lénine. Pendant quelques jours les services secrets de l'Intelligence Service du Caire en croit à la fin du monde : de paisibles fonctionnaires anglais sont réveillés en pleine nuit, embarqués dans des avions spéciaux, envoyés d'urgence à Berlin sur les traces d'espions qui à leur tour suivaient une série de personnages voyageant "nocte tempore" entre la Knausstrasse, où Enver Pasha est installé et le siège de l'ambassade de Grande Bretagne. Les rapports sont historiques, ceci d'après les documents anglais que nous avons consultés, il reste à étudier les archives turques afin de pouvoir définir exactement les mobiles profonds d'une action de telle envergure.

De l'action d'Enver Pasha, il ne fut rien. Lénine avait de quoi fort douter du personnage. Les déclarations d'Enver à la presse après son retour, sont toute fois telles -soit déterminé par opportunisme, ou complètement inventées- qu'elles peuvent mobiliser les services d'espionnage internationaux. Ce qui est sûr

c'est que sur tout le front colonialiste, du Maroc espagnol d'Abd el Krim à la Cyrénaïque de Ahmed Sharif et Omar el Mukhtar, pousse les puissances coloniales à la décision univoque d'en finir par tout les moyens avec toute opposition anti-coloniale locale: car on craint une interférence possible entraînant une solidarité commune de tous les fronts. Ceci fait qu'entre 1920-1925 on a l'impression d'assister à l'émiettement du mouvement. Les seuls, Abd el Krim avec la République du Rif, Omar el Mukhtar avec la guérilla libyenne semblent être conscients du rôle catalyseur possible dans un mouvement révolutionnaire de libération collective. Ailleurs les mouvements s'appuient sur des élites nationales qui seules iront jusqu'à la conclusion extrême, le plus souvent laisseront des victimes dans une lutte sanglante sans avenir dans des révoltes tribales, à l'issue d'une révolution manquée.

La résistance cyrénéique ainsi que la République Rifaine n'ont pas été seulement une guerre nationale mais deux exemples d'une véritable révolution libératrice. L'histoire future pourra nous donner la place exacte qu'il mérite, lorsque l'Islam - si jamais ce nom signifie quelque chose - fera le point de ses nationalismes après ses nombreuses conquêtes et la perte d'un demi siècle d'histoire.

+ + + +

Les deux points précédents montrent dans quelle situation de "vide politique" internationale se situe la guerre populaire lybienne de 1911-1932. Après la faillite des pourparlers de 1913 Ahmed Sherif dirige en personne la résistance à outrance en cyrénéique.

L'armée est constituée de volontaires absolument sûrs. La ligne de défense s'étend de Sollum au frontière de la Tunisie et s'organise en trois districts avec des chefs locaux et l'appui de tribus de l'intérieur :

- 1- District de Derna : 3000 réguliers financés par la Senussya, 6000 volontaires vivant de leurs propres moyens, sous les ordres du grand Senusse.
- 2- District de Bengazi : 3000 réguliers et 5000 volontaires sous les ordres de Sidi Abdullah el Ashab, Sidi Ali el Audia, Sidi Omar el Mukhtar et des officiers locaux.
- 3- District de Tripoli : 600 noirs, 800 arabes zawaïs, 1000 tuaregs, sous les ordres de Sidi Mohammed el Sunni, qui a son état major au Fezzan et a été en voyé au district de Tripoli par la Senussya en juin 1913.

Des ateliers improvisés sur les montagnes travaillent aux armements et aux munitions. D'après les services secrets anglais il y aurait 60 spécialistes à Jalo, et dans le djebel Akhdar chargés de la fabrication manuelle des cartouches. Dans les plaines la Senussya a organisé le rassemblement et le transport des stocks de céréales prévus pour une longue période.

Les pourparlers de paix semblent avoir été engagés dans le but de gagner du temps nécessaire au grand Senusse pour écrire à tous les sheikhs arabes pour rassembler ses forces,

Si la direction Senusse et la direction turque ne s'entendaient pas dans le même front senusse, il y a également une division entre la ligne de Ahmed Sharif, décidé à la résistance à outrance jusqu'à la conquête de l'indépendance et la ligne plus souple et équivoque de son frère Sidi Mohammed el Abd. Sur ce dernier pèsera la responsabilité d'une certaine gestion du pouvoir au Fezzan, jusqu'au conflit avec les turco-allemands et leur installation.

Le front cyrénéique est unitaire grâce à la présence conjuguée des deux leaders extraordinaires Ahmed Sharif et Omar el Mukhtar.

A la fin du conflit mondial, le mouvement va se retrouver seul et ne peut compter que sur les seules capacités de lutte de sa base bédouine face à la deuxième offensive coloniale et à l'occupation fasciste. Pendant dix ans la résistance est supportée par les bédouins de la cyrénéique, génération de libérateur du jebel gommé de l'histoire en 1931; ils suivront la ligne rigoureuse d'Ahmed Sharif, plus que la direction - effective après 1918- de Saïd Edriss, de tempérament plutôt diplomatique que guérillero. Tout le pays interne, le djebel Akhdar, les oasis, jusqu'au nomades du désert sont avec Ahmed Sharif. Omar el Mukhtar, l'homme du djebel en est le véritable bien plus que Mohammed Idriss.

Dans le djebel cyrénéique, nous rencontrons une toute autre guérille qu'en Tripolitaine, avec d'autres leaders et une autre tactique.

On ne pourrait expliquer ce mouvement de masse comme étant le fait de quelques groupes seulement de nationalistes locaux, regroupés autour du dénominateur commun jeune turc. Nous étions parti sur des hypothèses de travail tirées de l'analyse des rapports consulaires (traités, rapports secrets, rapports ministériels, presse etc...) mais en Cyrénéique on s'est enfoncé dans l'irrationnel que jamais la culture occidentale ne pourrait comprendre l'absurde de la liberté, la mort pour cette seule liberté l'anti-histoire. A Derne, déserte après les bombardements et l'occupation italienne d'octobre 1911, un vieux chef bédouin aurait dit au commandant Orsini " comme chef vieux et expérimenté je vous concède sans violence, les autres viendront à vous. Nous, gens de bétail ovin et bovin, nous avons intérêts à rester avec vous, ceux du chameau sont en ce moment plus excités mais ils finiront par céder." Mais en Cyrénéique toute casuistique et tout faux problèmes expérimentés - distinction entre sédentaires et non sédentaires, berbères non ibanites etc. - la campagne de "pénétration pacifique" échoue; ceux "du chameau" dans le sens de l'ironique prophétie - continueront dans le djebel une guerre sans frontière, moujahidines du désert et de la montagne, bataille enfin désespérée lorsque dans le désert paraîtront les R6 du général Badoglio.

L'irréductible logique du monde bédouin aura des catalyseurs différents : de la direction philo-turc des constitutionnels de Tripoli, au mesianisme de la Senussya, jusqu'à arse reconnaître dans le grand leader libérateur anarchique du djebel : Omar el Mukhtar.

Badoglio et Grasianni, dernière étape d'une guerre et difficile, devenue désormais une guerre de prestige aux yeux de l'opinion internationale, n'auront plus les hésitations "des ministères d'Amendola". Ils jugèrent justement que la guerre de Lybie n'était que le fait des bédouins, 20 années de résistance bédouine, et que les bédouins perdront la guerre le jour où ils perdront le désert. C'est la fin de la politique des chefs et de la guerre tactique: le bédouin a le chameau, il pourra se battre contre tout sauf contre la reconnaissance aérienne.

Les premières bombes contre les civils avaient déjà été expérimentés en Lybie en 1911. On en était encore à la phase expérimentale, il s'agissait seulement de la bombe "Cipelli" type de grenade suédoise Haason modifiée, "primauté" internationale italienne de bombardement civil qui aura son chant dans l'immanquable G. d'Annunzio. La tactique du bombardement aérien se développera avec des améliorations techniques ainsi que la technique de la reconnaissance aérienne en faisant de la guérilla lybienne, une réalité tragique d'hommes contre la technique.

Pendant 10 années le problème du désarmement sera la préoccupation prioritaire de toute action coloniale italienne. En 1928, le principal foyer de Résistance restant encore la cyrénéaïque, il s'agissait d'avancer du Fezzan en direction de Cufra, état major de la Senussya. L'action est organisée par le général Badoglio, elle est présidée par une déclaration où il est dit : "... si la paix n'est pas acceptée il (Badoglio) se réserve toute liberté d'action contre tout et contre tous, en poussant la guerre jusqu'à l'extermination".

Au Fezzan, la population aurait accueilli "joyeusement" ces propositions - d'après la version italienne-, tandis que les chefs s'opposaient à ce que les gens émigrent en masse vers les zones d'occupation italienne.

à Maharuga et Berghen, en février 1929, se réunit la dernière assemblée des leaders. Sont présents : un vieux combattant Mohammed Fighoni, Hamed Sef en Naser, Mohammed Ben haj Naser et d'autres. Le plan envisagé est audacieux, il avait déjà été proposé par Mohammed Ben Hassan l'année précédente mais avec peu de moyens. Chaque leader a encore environ 400 hommes il s'agit donc de multiplier ses forces en mobilisant les nomades dans la marches vers le Schineref et d'organiser une attaque surprise de toute Gharniat.

Après cette occupation, le plan prévoyait le soulèvement de toute la Ghibla et l'élargissement de la révolte au massif du djebel. Avec les forces et l'armement dont on disposait ce plan était aussi un plan de désespérés. Abd el Gelil, frère du commandant essya de déconceiller son frère; Hamed sif el Naser

partit alors seul, avec une mehala d'environ 500 hommes et , à marche forcé, rejoint Bou Najem. Les mehallas restèrent séparées par une distance énorme et isolées des sources d'eau. Le général Badoglio profita de leur impossibilité de se joindre pour emporter une victoire,

La défaite de Hamed Bey en Naser et Mohammed Ben Hassan, la fuite à Tazerbo de Salh El Atoush, des frères El Gelil, de Ahmed Sif En Naser et des autres survivants de la bataille de Uan El Kabir marque la fin de toute résistance armée possible.

Quelques tribus de Zinktan, du Sciatic occidental, effrayées par les représailles, font acte de soumission. Le 13 juillet l'avertissement est donné aux nomades : l'ordre de désarmement.

+ + + + +

La contribution bédouine à la résistance fut immense. Evans Pritchard en souligne les pertes humaines, augmentées par les épidémies, les caresties, les décimations par les exécutions sommaires et les génocides. Lorsqu'en 1932, après l'action de Kufra et la "conquête du désert", Graziani sous la formule de "réduire le nomadisme" fit déporter dans les camps de la Sirtica et Marmarica environ plus de 100.000 gens du djebel Akhdar, la Cyrénaïque n'est plus qu'un immense camp militaire, délimité tout le long du confin est-egyptien par un barbelé contrôlé par les présides d'askari. Lorsque le camp de la Sirtica et de la Marmarica seront enlevés sur les lieux resteront des cimetières environ 30.000 hommes, presque un tiers des déportés. Ils auront bâti les routes, les ponts, les maisons, du plan de colonisation conçu sur des bases économiques absurdes.

Sur les vagues d'un autre mythe millénaire, celui du "dorso verde" lybien, débarqueront des paysans sisiliens choisis par le régime comme aux foires paysans, chacun avec sa fiche d'appartenance au parti fasciste et ayant au moins cinq enfants à sa suite.

L'histoire de cette masse émigrante est une autre page tragique du fascisme. En Italie, il y eut une historiographie qui a tout "expliqué" : en n'en écrivant rien, C'est une page de honte autant que de "bonne conscience" et c'est en l'écrivant que nous commençons le djebel et sa guerre.